Document généré le 25 avr. 2024 08:13

**Cahiers de géographie du Québec**

# PELLETIER, Philippe (2008) *Atlas du Japon*. Paris, Autrement, 79 p. (ISBN 978-2-7467-1197-6)

Frédéric Lasserre

Volume 53, numéro 148, avril 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/038155ar
DOI : https://doi.org/10.7202/038155ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)
1708-8968 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lasserre, F. (2009). Compte rendu de [PELLETIER, Philippe (2008) *Atlas du Japon*. Paris, Autrement, 79 p. (ISBN 978-2-7467-1197-6)]. *Cahiers de géographie du Québec*, *53*(148), 147–148. https://doi.org/10.7202/038155ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

*places au Québec*. Cette fois, les auteurs ont ciblé les rues et les ponts et ont porté le regard au-delà des frontières du Québec.

Introduit par Jean-Pierre Augustin, l'ouvrage est constitué de 12 contributions groupées en trois parties respectivement consacrées à la rue comme symbole politique, identitaire et patrimonial, à la rue cosmopolite, marchande et festive et au pont comme métaphore du lien. L'introduction décline dans le menu détail les différentes figures de la rue, tout à la fois « instrument de l'organisation des villes », « plus petite synthèse partielle » de celles-ci et « concentré d'urbanité ».

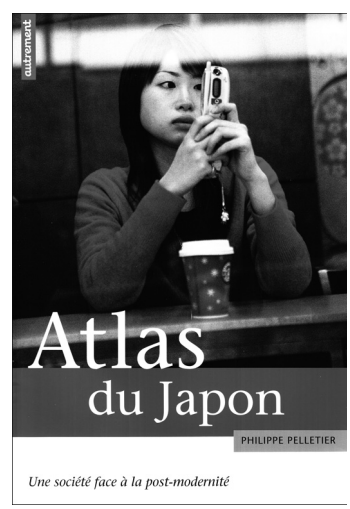
Bernard Calas (*Le boulevard de la Confédération à Ottawa : de l'efficacité du pèlerinage politique*), Johanna Bergé-Gobit (*Nommer les rues du Nunavut : logique mondiale et logique ethnique*) et Thibault Martin, en collaboration avec Martin Bélanger, (*Le boulevard Provencher : symbole et moteur du dynamisme de la francophonie manitobaine*) et Richard Desnoilles (*Rue du Petit-Champlain à Québec : entre usage et sacralisation d'un espace identitaire*), montrent que certaines rues sont à la fois lieux et leviers de construction symbolique et identitaire et qu'en ce sens, elles constituent l'ancrage de projets urbains qui ne se résument pas à leur aménagement physique, aussi soigné soit-il.

Hélène Velasco-Graciet (*La Petite Italie de Montréal, lieu d'alternative identitaire*), Mesmin Kiti, Gilles Sénécal et Pierre-J. Hamel (*On a marché sur le boulevard, Les Galeries d'Anjou [Montréal] : bref retour d'enquête sur une artère de banlieue en voie d'intensification*), Laurence Liégeois (*Main Street, rue-symbole : réflexion sur l'aménagement des rues au Canada*) et Martine Géronimi (*La rue, la nuit à Montréal : paysages festifs et identitaires*) nous convient moins sur le terrain du projet que sur celui de l'appropriation au quotidien. Cela étant, la question de la mise en scène est de tous les horizons, comme le montre en particulier l'influence de l'univers Disney sur l'aménagement de toutes les *Main Streets* étatsuniennes et canadiennes.

Daniel Latouche (*Le Canada malade de ses ponts* et *Les ponts et les non-ponts du Canada et du Québec*), Richard Desnoilles (*Le pont de Québec : marqueur de l'histoire et de la géographie moderne de la ville*) et Caroline Ziolko (*Le pont, images et imaginaires médiatiques*) nous convient pour leur part sur le terrain de la métaphore, les attributs de l'ouvrage d'art, si tant est qu'on s'y intéresse, étant allégrement relégués au second plan.

Plus que de la diversité des regards, c'est du rappel que la rue et le pont ne sont jamais réductibles à leurs dimensions infrastructurelles que cet ouvrage tire en grande partie sa pertinence et son intérêt. Les nombreuses références implicites ou explicites à la mobilité – physique, mais aussi sociale, culturelle et touristique – montrent incidemment que l'une et l'autre ont résisté au réductionnisme fonctionnaliste.

**Gérard Beaudet**
**Université de Montréal**




**PELLETIER, Philippe (2008) *Atlas du Japon*. Paris, Autrement, 79 p. (ISBN 978-2-7467-1197-6)**

Les éditions Autrement ont entamé, voici quelques années, la publication d'une série d'atlas, courts ouvrages (environ 80 pages)

synthétiques, richement illustrés et avant tout destinés au grand public. C'est dans ce contexte éditorial que s'inscrit l'ouvrage de Philippe Pelletier sur le Japon. Il existe déjà plusieurs ouvrages, monographies géographiques ou socioéconomiques, sur ce pays, mais on recense peu d'atlas qui s'y sont spécifiquement consacrés.

L'ouvrage se présente de façon agréable, avec une profusion de cartes en couleurs, de tableaux, de graphiques, et peu de textes, pari éditorial visant à synthétiser un nombre limité d'aspects du pays, mais choisis avec soin. Compte tenu de l'ampleur limitée de l'ouvrage, il n'était évidemment pas question de trouver là un atlas exhaustif ou prétendant l'être : il s'agit de brosser un portrait permettant de se faire une idée des aspects les plus intéressants, pertinents, du Japon contemporain.

Cet atlas est classique dans sa conception : histoire ; cadre géophysique et régional ; frontières ; économie avec secteurs primaire, secondaire et tertiaire ; aspects démographiques ; commerce extérieur. ces constantes classiques d'un atlas se retrouvent dans l'ouvrage. Une touche d'originalité s'incarne dans la présence, sur chaque planche, de la traduction japonaise du mot-clé et de son analyse, *kanji* (idéogramme) par *kanji*. On relèvera aussi la qualité graphique, le souci des détails et celui de maximiser l'espace disponible pour intégrer le plus de documents visuels possible.

Certaines cartes ou planches sont particulièrement intéressantes : ainsi en va-t-il du groupe de planches sur la région de Tokyo ; ou encore de l'évolution de la perception de l'espace dans sa dimension religieuse (la « profondité »). On relèvera aussi le souci de déconstruire la représentation japonaise d'une société homogène, à travers des cartes illustrant une certaine diversité culturelle (« Les aires sociales et culturelles » ainsi que l'épineuse question des immigrés coréens et de leurs descendants, souvent non naturalisés plusieurs générations après l'arrivée des ancêtres au Japon). On relèvera encore la question de la production rizicole, importante car lourdement chargée politiquement et symboliquement dans l'identité japonaise. On appréciera enfin les documents consacrés à la querelle des noms de lieux, notamment sur le nom de la mer du Japon/mer de l'Est, avec la Corée, ainsi qu'un bref encart rappelant la genèse du conflit des îles Kouriles, largement aggravé sous la pression étatsunienne à l'endroit de Tokyo, pour refuser l'offre de restitution formulée par Moscou en 1956.

Le pari de rassembler, en si peu de pages, un atlas à même de rendre compte de la complexité du Japon était un défi de taille. De fait, on pourra nourrir quelques regrets. Ainsi, rien ne vient illustrer la représentation de leur espace par les Japonais, dont le classique couple *Ura Nihon* (Japon de l'envers, perçu comme *inaka* – arriéré) versus le Japon de l'endroit, *Omote Nihon*, ou encore l'idée – fausse – de l'extrême petitesse du pays. De même, le vide de l'intérieur et des montagnes n'est pas illustré, alors qu'il renforce le caractère insulaire du pays, caractère abondamment traité par Philippe Pelletier dans ses recherches.

On aurait aimé savoir, outre les productions agricoles, quels étaient les paysages ruraux typiques, ne serait-ce que pour relever le caractère très différent de ceux d'Hokkaido. La carte des barrages hydroélectriques présente des données de 1980, un peu vieilles. La carte des espaces maritimes ne présente pas la zone d'exploitation commune avec la Corée du Sud en mer de Chine de l'est. Certains concepts, comme « surinsulaire » introduit par Pelletier dans ses recherches, ou « surdépeuplé », ne sont pas définis. Cependant, ces lacunes ne diminuent pas la valeur pédagogique de cet ouvrage. Le pari semble gagné, au vu de la quantité et de la qualité des informations rassemblées dans cet atlas.

**Frédéric Lasserre**
**Université Laval**